e-media le portail romand de l'éducation aux médias

Echos de festival

Berlinale 2014
6 au 16 février 2014

Trois brillants réalisateurs du nouveau cinéma allemand, présents à Berlin : Edward Berger, Dietrich Brüggemann et Feo Aladag (g. à d.)

Pour connaître le public concerné (à condition que le film ait été importé en Suisse) :

Site de l'Organe cantonal (VD et GE) de contrôle des films : ***http://www.filmages.ch/***

Commission nationale du film et de la protection de la jeunesse : ***http://filmrating.ch/fr/verfahrenkino/suche.html?search=/***

°°°°°°°°

Contenu :

Page 2
Kreuzweg – Chemin de Croix, de Dietrich Brüggemann, Allemagne, France 2013
Jack, Edward Berger, Allemagne 2014

Page 3
Macondo, Sudabeh Mortezai, Autriche 2014

Page 4
Boyhood, Richard Linklater, USA 20134
La Tercera Orilla - Le Troisième Rivage, Celina Murga, Argentine, Allemagne, Pays-Bas 2013

Page 5
'71, Yann Demange, Royaume-Uni 2014
Zwischen Welten – Entre des Mondes, Feo Aladag, Allemagne 2014

Ciel radieux et triste palmarès

Une compétition internationale variée et stimulante, une rétrospective pas trop attractive et un palmarès des plus affligeants (voir site du Festival, URL en fin d'article) : exit Berlinale 2014. Je ne vous dirai rien de l'Ours d'Or du meilleur film, ***Bai Ri Yan Huo (Black Coal, Thin Ice***), de Yinan Diao (Chine 2014), si ce n'est que le puissant diamantaire chinois **Tesiro Luxury Jewelry** était principal sponsor du festival ... Ni de l'Ours d'Argent, Prix Alfred Bauer accordé à ***Aimer, Boire et Chanter*** d'Alain Resnais (France 2013) distribué par FilmCoopi, film qui ouvrirait de « nouvelles perspectives » !

Un **Grand Prix du Jury International** est néanmoins allé à ***The Grand Budapest Hotel,*** le film brillant et déjanté, de Wes Anderson. Le **Prix de la meilleure réalisation** a été attribué à ***Boyhood*** de Richard Linklater, chronique familiale filmée sur une décennie, avec les mêmes comédiens dont deux teenagers que l'on voit grandir. Le jury international a nettement sous-apprécié LE film de la compétition, ***Kreuzweg***, en ne lui décernant que **l'Ours d'Argent du meilleur Scénario,** alors que cette œuvre méritait les médailles de la mise en scène et du meilleur film. Dietrich Brüggemann est reparti déçu, même s'il a aussi obtenu le **Grand Prix** du **Jury Œcuménique,** lequel a d'autre part salué les immenses qualités de ***Calvary*** de John Michael McDonagh et de '***71*** de Yann Demange, deux films que nous aimons aussi.

Pour les 27 des 41 films vus à Berlin, nous indiquons le distributeur suisse et le(s) prix obtenu(s), s'il y a lieu, le tout accompagné d'une notation selon le barème proposé ci-après. Si le film nous paraît exploitable dans l'enseignement, nous le signalerons par un (e-media) entre parenthèses.

** facture médiocre pour un sujet qui aurait mérité mieux*

*** fond et forme pas toujours en adéquation, thématique intéressante qui aurait mérité mieux.*

**** Sujet captivant, écriture en adéquation avec le sujet, divers défauts (longueurs, incohérences, complaisance, etc.) film à ne pas proposer à tous les publics, malgré ses grandes qualités.*

***** Thématique parfaitement servie par une cinématographie bien maîtrisée*

Contenu (suite)

Page 6
Chiisai Ouchi - The Little House, Yoji Yamada, Japon 2014
Hundraåringen som klev ut genom fönstret och försvann - Le Vieux qui ne voulait pas fêter son anniversaire, Felix Herngren, Suède 2013

Page 7
The Grand Budapest Hotel, Wes Anderson, Etats-Unis, Royaume-Uni, Allemagne 2013

Page 8
Diplomatie, Volker Schlöndorff, France, Allemagne 2014
The Monuments Men, George Clooney, Etats-Unis, Royaume-Uni, Allemagne 2013

Page 9
La Voie de l'Ennemi – Deux Hommes dans la Ville, Rachid Bouchareb, France, Belgique Algérie, Etats-Unis 2014

Page 10
Die Geliebten Schwestern, Dominik Graf, Allemagne, Autriche 2014

Page 11
La Belle et la Bête, Christophe Gans, France, Allemagne 2014
Kraftidioten – Dans l'Ordre de Disparition, Hans Petter Moland, Norvège 2014

Page 12
The Better Angels, A.J. Edwards, USA 2013

Page 13
Calvary, John Michael McDonagh, Royaume-Uni, Irlande 2013
The Two Faces of January, Hossein Amini, Royaume-Uni, Etats-Unis, France 2013
Los Angeles, Damian John Harper, Mexique, Allemagne 2014

Page 14
Das Finstere Tal, Andreas Prochaska, Autriche, Allemagne 2013
A Long Way Down Pascal Chaumeil, Grande Bretagne, Allemagne 2013

Page 15
American Hustle – American Bluff, David O. Russel, Etats-Unis 2013
Highway, Imtiaz Ali, Inde 2014

Commentaires

«Ce festival est placé sous le signe des enfants», avait annoncé le directeur artistique de la Berlinale, Dieter Kosslick, à l'ouverture du festival. Enfants, certes, mais aussi adolescents et vingtenaires, comme les héros des huit premiers films recensés ci-après. Ils traversent une étape de vie charnière avec des choix très durs qu'ils prennent envers et contre ceux qui les entourent.

1. Kreuzweg – Chemin de Croix, de Dietrich Brüggemann, Allemagne, France 2013, Compétition Internationale, Ours d'argent du meilleur scénario, Prix du Jury œcuménique, (e-media). ****
Dietrich Brüggemann et sa sœur Anna ont peaufiné un scénario très original, découpé en 14 séquences correspondant aux 14 stations du chemin de croix. Ce duo de trentenaires en est à sa quatrième œuvre commune, ils écrivent ensemble, et il réalise. Leur héroïne, Anna, est une adolescente de 14 ans qui offre sa vie à Dieu, influencée par les rigides préceptes de sa famille et de leur prêtre (tous membres de la Société fondamentaliste fictive de St-Paul qui rappelle furieusement celle de St-Pie X, laquelle avait condamné les réformes de Vatican 2). Pour ces catholiques intégristes, le monde est un ramassis de péchés, de tentations diaboliques, de musiques sataniques, de fange et de corruption, et les croyants, les soldats de Dieu, ne doivent jamais faillir à leur devoir de sacrifice et de renoncement. Chaque privation est un cadeau à Dieu, chaque sacrifice réjouit Dieu, etc. La jeune héroïne écoute avec passion les préceptes du prêtre (une première scène alertement menée par l'acteur Florian Stetter). Anna est une adolescente brillante, intelligente, complètement endoctrinée, isolée dans le monde dit « normal » de l'école, et pas vraiment comprise par sa famille, une mère très directive et sévère, un père soumis et taiseux, un climat de religiosité étroit et virulent où le moindre écart est réprimandé. Le petit frère d'Anna a trois ans, il ne parle pas : est-il autiste, ou muet ? Galvanisée par le prêche de l'abbé, Anna a décidé de se sacrifier pour que son cadet guérisse. Elle renonce à se lier avec un jeune garçon de son école, à chanter dans un chœur, à se nourrir : elle renonce à tout ce qui lui fait plaisir. Presque toutes les séquences sont tournées en plan fixe. La caméra bouge à trois reprises seulement : dans l'ultime épisode où la caméra, passant du cercueil mis en terre pour monter vers le ciel, semble suivre le parcours de l'âme de la défunte ! Ladite caméra bouge également dans la scène de Confirmation et dans celle où la jeune fille est examinée par le médecin de famille qui décide de l'hospitaliser. Un exercice intéressant serait de relever les séquences avec mouvements de caméra et d'en discuter la raison. ***Kreuzweg*** n'est pas vraiment un réquisitoire, Il observe et capte de façon incisive et implacable les étapes qui aboutissent à la mort d'un enfant. Une bonne base de débat serait cette déclaration du réalisateur : «Der Film enthält eine Essenz von dem, was in sehr vielen Familien passiert - egal, ob religiös oder nicht -, damit meine ich Machtausübung und das Brechen eines heranwachsenden Individuums. » (Le film parle de ce qui se passe dans bien des familles, religieuses ou pas : la pression exercée sur les jeunes individus, pression qui finit par les briser) a déclaré à la Deutsche Presseagentur Brüggemann, qui se défend d'avoir fait une œuvre anticléricale.

2. Jack, Edward Berger, Allemagne 2014, Compétition internationale, (e-media) ****
Jack a 10 ans, son demi-frère 6. Pour Jack, seule compte la famille qu'ils forment, son frère, sa mère et lui. La plupart du temps, il remplit les tâches de parent autant pour son petit frère que pour leur

Contenu (suite et fin)

Page 16
Arrête ou je continue, Sophie Fillières, France 2013
Capote, Bennett Miller, Etats-Unis 2005

Page 17
Cathy come Home, Ken Loach, Royaume-Uni 1966

°°°°°°°°°°

mère, trop jeune, gentille, mais futile et infantile comme une adolescente qu'elle est mentalement. Jack est le plus souvent seul quand il faut se préparer pour l'école, il est aussi le mâle jaloux et protecteur qui s'efforce d'éloigner les hommes que sa mère ramène à la maison. Cette mère qu'il l'adore, il veut la protéger et la garder, mais elle s'échappe : elle aime sortir, s'amuser, et disparaît souvent, laissant ses deux fils seuls. Un jour, le petit frère prend un bain trop chaud et se brûle gravement. Les services sociaux s'en mêlent, les frères sont séparés : le plus jeune reste avec la mère, Jack est institutionnalisé. Se languissant de sa famille, il s'enfuit pour la retrouver. Edward Berger n'a rien à envier aux chantres du réalisme social, les Ken Loach et autres Frères Dardenne dans cette saga sur l'enfance volée. On remarque que tous les adultes autour de Jack ont pris l'habitude de le traiter en adulte. Personne ne s'étonne de le voir en pleine nuit dans une boîte, à la recherche de sa mère, on ne veut peut-être pas voir l'enfant : qui a déjà envie de s'occuper des gosses des autres ? Immaturité affective des adultes ou tout simplement égoïsme ? Quand elle est présente, la mère est aimante et joueuse : une vraie copine ! Mais elle ne reste jamais longtemps. Jack, en son absence, est pour son frère le recours et l'autorité. Mais que peut-il faire, sans le sou, sans clé pour rentrer chez eux ? Jack sait se repérer en ville, il connaît les endroits fréquentés par sa mère, il sait même retrouver certains de ses amants. Les deux enfants cherchent longuement leur mère. Ils dorment dans une voiture dans un garage fermé de leur immeuble. Ils prennent une bonne poignée de crèmes et sucres dans un Starbucks pour se nourrir. Une grande partie du film est consacrée à la longue errance de Jack et de son petit frère (le long des routes, autoroutes, voies ferrées) à la recherche de leur mère en pleine fugue amoureuse. Elle a disparu avec la clé de l'appartement, elle ne répond pas aux messages que lui laisse Jack derrière la porte (messages dont les lignes suivent une courbe très descendante). A-t-elle oublié ses enfants ? Leur préfère-t-elle ses amours passagères ? C'est la réponse à cette interrogation qui déterminera le dénouement du film. Il ouvre une réflexion sur la démission parentale de trop jeunes parents, et sur la détresse d'enfants trop tôt mûris par les circonstances.

3. Macondo, Sudabeh Mortezai, Autriche 2014, Compétition internationale, (e-media), ****

La réalisatrice iranienne Sudabeh Mortezai a tourné dans le quartier ethnique de Macondo, où résident quelques milliers de réfugiés, dans la banlieue industrielle de Vienne. Ramasan, 11 ans, tchétchène, est l'un d'eux. Il s'est érigé en chef de famille : protecteur de sa mère veuve d'un « héros de la guerre » (bien qu'aucun papier officiel ne le prouve) et de ses deux petites sœurs. Ramasan n'a pratiquement pas connu son père. Comme tout enfant, il a aisément appris la langue allemande, il s'exprime mieux que sa mère et c'est lui qui se fait l'interprète quand il y a des négociations administratives : confirmant la définition « Traduttore-Traditore », il ne traduit que ce qui lui semble convenable (lorsque les services sociaux demandent à sa mère si elle a un amant, il traduit par « frère » !). Il n'est pas question pour lui que la veuve d'un héros regarde un autre homme. Ramasan est cependant tiraillé entre ses responsabilités de chef de famille, et la tentation de suivre ses jeunes copains dans des entreprises pas très honnêtes. Quand, Isa, un Tchétchène ami de son père, surgit dans leur vie, Ramasan garde ses distances. Isa évoque des « bêtises » que le père et lui ont faites et s'aliène par cette déclaration l'attachement

Kheda Gazieva (la mère), Ramasan Minkailov (son fils Ramasan) dans ***Macondo***

Ellar Coltrane à 7 ans et à 19 ans, jouant Mason dans ***Boyhood***

Jorge (Daniel Veronese) et Nicolas (Alian Devetac) dans ***La Tercera Orilla***

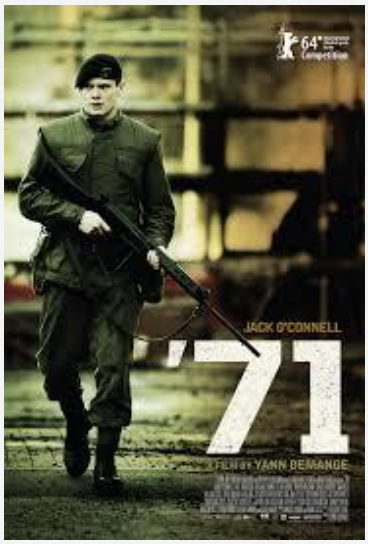
possible du jeune garçon. Ce que Ramasan ne sait pas, c'est que sa mère n'a pas fait un mariage d'amour : elle a été enlevée et forcée au mariage. Ramasan, en quête de son identité, est tiraillé entre ses envies d'enfant et ses devoirs d'adultes : dans les cours de dessin, il dessine des tanks et des maisons en feu tandis que ses camarades dessinent des grandes surfaces (H&M, Media-Markt, etc.), il aimerait suivre les copains, mais il prend soin de ses sœurs, grand frère qui veut leur montrer le bon exemple mais qui succombe quand même à la tentation du chapardage. Il aimerait un grand frère, un ami, mais ne peut supporter que quelqu'un remplace son père. Durant 98 minutes, Ramasan oscille entre une attitude d'enfant, d'adulte responsable, de psychopathe tueur et de menteur. Quel avenir pour les Ramasan du monde ?

4. Boyhood, Richard Linklater, USA 2013, Compétition internationale, Ours d'argent de la meilleure mise en scène, Prix du Jury des Lecteurs du « Berliner Morgenpost ». (e-media) ****

Ce film hors normes a été tourné en 39 jours, mais sur une période de 12 ans (2002-2013), avec les mêmes acteurs, dont deux enfants au départ. C'est le récit du temps qui passe, de l'évolution, du passage de l'enfance à l'adolescence, dans une famille éclatée qui essaie de se reconstituer. Jeunes et moins jeunes se transforment physiquement, les enfants deviennent de jeunes adultes, les parents mûrissent, vieillissent, grossissent, c'est selon… Les tranches de vie se suivent sans se ressembler, l'environnement change, des couples se forment, se défont. Un film original, parce qu'on accompagne les acteurs et leur personnage durant plus d'une décennie. Le film dure 163 minutes, on ne les sent pas passer. C'est passionnant de voir des enfants grandir sous vos yeux, jusqu'au moment où ils quittent le domicile familial pour poursuivre des études, de les voir, au fil des succès, échecs, rencontres, joies, déceptions, au fil des montagnes russes qu'ils doivent affronter dans tous les domaines, trouver leur identité. ***Boyhood*** devrait avoir beaucoup de résonances auprès du jeune public, une fois admis le fait qu'il n'aura pas un rythme trépidant à la MTV et qu'il dure près de trois heures.

5. La Tercera Orilla - Le Troisième Rivage**,** Celina Murga, Argentine, Allemagne, Pays-Bas 2013, Compétition internationale. (e-media) ***

Comme ***Jack, Macondo*** et ***Boyhood***, ***La Tercera Orilla*** parle de la quête identitaire d'un adolescent. Nicolas, 17 ans, est l'aîné d'un médecin influent (Jorge) qui mène une double vie et n'en fait pas un secret. Nicolas vit avec sa mère, sa sœur et son jeune frère dans une modeste maison où Jorge vient en visite, pour coucher avec la mère, apporter de l'argent, s'assurer de son autorité, sans vraiment partager la vie de famille. Nicolas commence à se lasser de l'exemple et des directives de ce père dont le caractère macho le rebute. Jorge a décidé de l'avenir de Nicolas, il sera son successeur, dans les affaires et dans la profession. Il le mâte, le forme, ne lui laisse pas de choix personnel : entre eux, c'est une relation d'amour-haine. L'ado est docile. Jusqu'à quand ? Nicolas a vu sa mère souffrir de tout temps, à cause de la vie officielle de son ami : une épouse et un fils dans une résidence de luxe. Celina Murga parle de ce qu'on ne distingue pas : un troisième rivage invisible que seul son héros semble apercevoir. Le scénario se construit dans la perspective de Nicolas, taciturne, visage inexpressif (un peu trop), mais suppure en lui un désaccord croissant. Le non-dit l'emporte sur la parole : pas d'explications, pas de confrontation, mais une tension que l'on sent grimper jusqu'à la catharsis finale et la fin ouverte.



Tarik (Mohsin Ahmady) et Jesper (Ronald Zehrfeld) dans ***Zwischen Welten***

Ronald Zehrfeld après la conférence de presse à Berlin

Un « film d'apprentissage » qui se démarque des précédents par le milieu social et la langue, mais qui pourrait néanmoins intéresser les jeunes spectateurs.

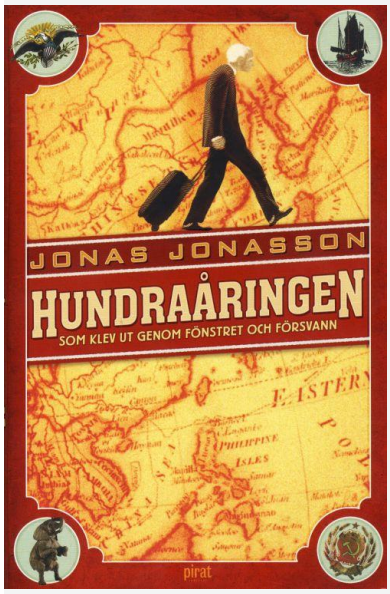
6. '71, Yann Demange, Royaume-Uni 2014, Compétition internationale, Mention spéciale du Jury œcuménique, (e-media) ****

1971, Irlande du Nord, en pleine escalade des « Troubles ». Mais cela pourrait tout aussi bien se dérouler de nos jours en Afghanistan, Israël, Soudan, Darfour, république Centrafricaine, etc. Cette fois-ci, c'est l'histoire d'un jeune soldat plongé dans le conflit d'Irlande du Nord. Le régiment de Gary Hook, (à peine 20 ans) est débarqué à Belfast, alors qu'il croyait être envoyé en Allemagne. Malgré leur entraînement intensif, les bleus britanniques ne sont pas préparés à ce qu'ils découvrent. Lors d'une intervention dans une maison des quartiers catholiques, ils sont pris à partie par la foule et les choses tournent mal. Les Anglais doivent se replier, Hook et un camarade sont coupés des autres. Hook est grièvement blessé, son camarade abattu à bout portant. Hook réussit à fuir, poursuivi par les civils en colère, Catholiques, protestants, les gens de l'IRA, les Services secrets britanniques, qui pour le tuer, qui pour le sauver. Il se vide de son sang, et cherche désespérément à regagner le quartier protestant et de trouver de l'aide. Hook est un bleu qui ne comprend pas très bien ce qui se passe, il sait juste que sa vie ne tient qu'à un fil. Dans sa fuite, il va rencontrer des gens qui ont peur de l'aider mais le secourent tout de même, d'autres qui cherchent à l'éliminer, et par deux fois, il est sauvé par de jeunes garçons, qui semblent payer de leur vie leur acte de grâce. La poursuite dans Belfast est presque entièrement filmée de nuit, dans des impasses mal éclairées et désertes, entre des murs et maisons sombres et lézardées, les seules sources de lumière semblent être des carcasses de voitures en flammes. La photo hésite entre le sépia et le noir-blanc, l'image paraît sale, dépourvue de couleurs. '***71*** nous fait plonger dans un magma de bêtise, vénalité, aveuglement, traîtrise et brutalité forcenés des factions en présence. Hook est plongé dans une fournaise de haine, de menace et de fanatisme où les bombes et les armes ne cessent de parler. Un pays en guerre dans lequel les enfants sont entraînés à tuer. Malgré tout, le film tente de transmettre une note d'espoir finale.

7. Zwischen Welten – Entre des Mondes, Feo Aladag, Allemagne 2014, Compétition internationale, (e-media) ****

Le retrait des soldats allemands d'Afghanistan doit s'achever en février 2014. La réalisatrice Feo Aladag, avec ce film, pose la question de leur utilité, donne des éléments de réflexion, mais se garde de répondre. Pourquoi ces hommes s'engagent-ils ? Pour faire une différence ? Vont-ils en sortir vivants ? Que sont-ils en mesure de faire, eux qui reçoivent des ordres de bureaucrates qui méconnaissent le terrain ? Feo Aladag a tourné en Afghanistan même. Le protagoniste principal, Jesper, rapatrié en Allemagne, se souvient des jours passés dans un village afghan que lui et ses hommes devaient protéger des Talibans. Dans la première séquence, des soldats de l'ISAF (International Security Assistance Force) sont assis, pensifs, alignés face à face, dans un avion qui les amène en Afghanistan. Les villageois les accueillent sans enthousiasme, et Tarik, le jeune Afghan qui leur sert d'interprète, est traité avec la même méfiance. Les Occidentaux sont des occupants, qui ne comprennent ni les mœurs, ni la religion, ni la langue. Peut-être sont-ils un mal nécessaire. Leur action contre les Talibans ne suffit pas à faire d'eux des amis. Les principaux protagonistes se sen-

Le réalisateur de ***Little House***, Yoji Yamada et l'actrice Haru Kuroki (Taki jeune) à la Berlinale



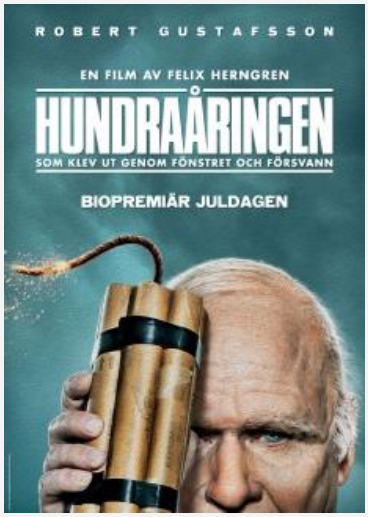
tent, effectivement, «zwischen Welten» (entre deux mondes), Jesper, l'interprète, sa sœur, les soldats allemands, les protecteurs et ceux-là même qui ont besoin de leur protection. Ainsi, lorsque les Allemands recommandent au chef de village de rehausser les murs d'enceinte, pour plus de sécurité, ce dernier refuse, parce qu'il est chez lui et que c'est lui qui décide. Ce que Tarik traduit par : « Ce n'est pas nécessaire ». Traduction un peu déviée, très diplomatique, Tarik essaie d'éviter les mots qui blessent. Il tente de créer des passerelles en dépit des divergences, malentendus et conflits d'intérêts. La jeune sœur de Tarik est menacée, parce qu'elle fréquente l'université, et parce que son frère travaille pour les Occidentaux. Aladag veut clairement montrer que l'avenir de l'Afghanistan passe par l'éducation (pour tous) et le dialogue. Jesper et Tarik s'ouvrent l'un à l'autre, et se rapprochent, ils ont perdu des êtres chers dans la guerre, qui un père, qui un frère. Tarik rêve d'un avenir dans un pays en paix, avec sa sœur, et cela, il ne peut l'avoir en Afghanistan, parce que la menace talibane perdure et qu'il a choisi « le mauvais côté » en travaillant pour les Allemands. Contre l'extrémisme, contre le fondamentalisme de tous acabits, est-il vraiment une solution ? ***Zwischen Welten*** vous offre quelques pistes de réponses.

***8. Chiisai Ouchi - The Little House*,** Yoji Yamada, Japon 2014, Compétition internationale, ***

Après les funérailles de sa grand-tante Taki, Takeshi découvre son journal et des lettres, et se souvient de leurs conversations. Peu à peu, il complète le puzzle de l'histoire de cette tante avec laquelle il avait une relation privilégiée, sans vraiment bien la connaître. Naviguant entre le présent et le passé, l'histoire nous offre des flashbacks récurrents qui nous font remonter aux années 1930. On découvre la jeune Taki, placée encore adolescente comme servante dans un ménage bourgeois, qui réside dans la petite maison du titre, au beau toit de tuiles rouges, véritable pierre angulaire des souvenirs de Taki. C'est là qu'elle a aimé sans se l'avouer, c'est là aussi qu'elle se trouvait lors de l'invasion de la Chine par le Japon, et des massacres de civils chinois. Le maître de Taki, un cadre dans une fabrique de jouets, espérait bien que, grâce à la guerre, la maison élargirait sa clientèle et ferait de bonnes affaires ! Si Taki n'a pratiquement rien vu de la guerre, elle en a ressenti l'impact dans le comportement et les discussions de ses employeurs. Le film se déroule essentiellement à l'intérieur, dans un climat intimiste. Taki s'est fortement attachée à la famille qu'elle sert, surtout au jeune fils atteint de poliomyélite. Peut-être ses employeurs ont-ils un peu profité de son dévouement, mais elle semble faire partie de la famille. Elle protégera la maîtresse de maison qui a une liaison avec un jeune *designer*, auquel elle n'était elle-même pas insensible. Un jeune homme que ses patrons veulent absolument marier, alors qu'il n'en a aucune envie. Tante Taki ne s'est jamais mariée non plus, n'a jamais eu d'enfants. Elle a grandi et vieilli dans un Japon traditionnel, une société répressive et conservatrice, dans laquelle tout se déroule en fonction des convenances et des traditions. Le ton de la narration est empreint de tendresse et de sensibilité, en particulier celle du petit-neveu qui, plus encore que la génération de ses parents, comprend cette grand-tante que la société a muselée.

9. Hundraåringen som klev ut genom fönstret och försvann - Le Vieux qui ne voulait pas fêter son anniversaire, Felix Herngren, Suède 2013, Distribué en Suisse par Ascot-Elite, Section Berlinale Special, (e-media) ****

Avec un héros qui rappelle le Mr Chance, le jardinier de ***Being***



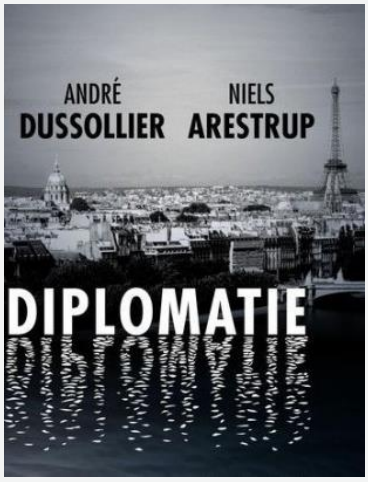
The Grand Budapest Hotel (de droite à gauche) Monsieur Gustave (Ralph Fiennes), Madame D. (Tilda Swinton), Zero Moustafa (Tony Revolori) et … un groom.

There (Hal Ashby, 1979), Felix Herngren nous raconte l'histoire improbable et mouvementée d'Allan Emmanuel Karlsson, un Candide (ou un Forrest Gump) suédois : un centenaire qui décide qu'il n'est jamais trop tard pour commencer une nouvelle vie. Ce féru d'explosifs nous fait découvrir les grands événements du XXe siècle à travers son regard naïf. Pour ne pas devoir fêter son anniversaire avec des vieux et des infirmières, il s'échappe d'un home pour personnes âgées et va refaire sa vie avec des gens qui le comprennent. Le film, inspiré du bestseller homonyme du Suédois Jonas Jonasson, publié en 2009 (traduction aux Presses de la Cité par Caroline Berg en 2011), est un road-movie totalement déjanté, un récit décalé. Allan rencontre Oppenheimer, Franco, Staline, il est engagé comme agent double, et toujours il pénètre dans les hautes sphères du pouvoir grâce à sa passion des explosions. Il fait même la connaissance d'Albert et Herbert Einstein, se lie avec le demi-frère du premier, un peu retardé mais tellement drôle. La saga s'achève à Bali, sur la plage. C'est drôle, bourré d'humour noir, avec un rythme montypithonesque : une saga truculente qui vaut le détour.

10. The Grand Budapest Hotel, Wes Anderson, Etats-Unis, Royaume-Uni, Allemagne 2013, Compétition internationale, Distribué en Suisse par Fox-Warner, (e-media) ****

Inspiré des écrits de Stefan Zweig (**Ungeduld des Herzens, Die Welt von Gestern**), ***The Grand Budapest Hotel*** conte les aventures du légendaire concierge d'un légendaire hôtel, entre deux guerres, et de Zero Moustafa, le lobby boy (groom, en bon franglais !) qui devient son complice et son ami le plus fidèle. L'histoire tourne autour du meurtre d'une vieille aristocrate, du vol d'un précieux tableau de la Renaissance, « Le Garçon à la Pomme » et des malversations et meurtres au sein d'une grande famille pour recouvrer un héritage, sur toile de fond d'une Europe en pleine mutation. ***The Grand Budapest Hotel*** est une fable nostalgique et déjantée sur un monde disparu, détruit par la montée des fascismes et par le communisme, monde symbolisé par un somptueux grand Hôtel quelque part en Europe centrale. Le palace aux tapisseries rouge pétant est impeccablement dirigé par Monsieur Gustave, qui non seulement agrémente les heures intimes de ses clientes octogénaires, mais dirige avec une rigueur sans faille la brigade de serviteurs, tous de violet vêtus. Le monde était peut-être en ordre dans les années 1930, Monsieur Gustave en tout cas le croyait. Comme le croyaient tous les membres de la «Society of the Crossed Keys», l'internationale des concierges d'établissements de luxe. Chaque plan est une composition où les détails sont si nombreux et soignés qu'ils peuvent échapper dans une première vision à la sagacité des spectateurs. Selon les épisodes, le format de l'image diffère : 1.37 pour les années 1930 (format presque carré), 2.35 (scope) en 1968, et 1.85 pour les années 1990, et Anderson respecte en cela les formats couramment adoptés au cinéma dans les années en question. Monsieur Gustav s'exprime dans un langage châtié, qu'il s'adresse à des aristocrates ou à ses copains de tôle. L'homme a de la classe, la moustache fine et soignée, et son parfum de prédilection se nomme, comme il se doit, « L'Air de Panache » ! Anderson nuance son humour décalé et très fin avec des touches tragiques, son ironie avec de l'empathie. L'ère nazie efface brutalement ce monde d'hier, le grand patron du grand hôtel doit prendre la fuite, l'hôtel est réquisitionné, par les Nazis, plus tard par les Communistes. Le lobby boy Zero, qui avait succédé à Monsieur Gustave, vit maintenant (dans les années 1990) dans une chambre de bonne dans les

Général Dietrich Von Choltitz (Niels Arestrup) et Consul Raoul Nordling (André Dussollier) dans ***Diplomatie***



combles de l'hôtel, témoin de grandeurs disparues. ***The Grand Budapest Hotel*** se déroule à un rythme trépidant, accumulant des situations rocambolesques, un grand spectacle loufoque qui joue sur le « Verfremdungseffekt » (effet de distanciation) brechtien pour bloquer toute empathie tout en fascinant par sa richesse visuelle.

11. Diplomatie, Volker Schlöndorff, France, Allemagne 2014, Compétition internationale, Distribué en Suisse par JMH, (e-media) ****

Nuit du 24 au 25 août 1944 : Paris, Rue de Rivoli, Hôtel Meurice (siège des autorités allemandes du *Groß Paris*) : le Général Dietrich Von Choltitz (Niels Arestrup), nommé gouverneur quinze jours plus tôt, se prépare, sur ordre d'Hitler, à réduire la capitale en cendres. Issu d'une longue lignée de militaires prussiens, le général ne connaît que son devoir. 33 ponts (45, selon certaines sources) ont été minés (tous sauf le Pont-Neuf), ainsi que de prestigieux monuments, le Louvre, Notre-Dame, la Concorde, les Invalides, le Quai d'Orsay, l'Arc de Triomphe, la Tour Eiffel et bien d'autres sont prêts à exploser. Il y aura près de 2 millions de morts, et Paris sera sous l'eau. C'est pour convaincre le Général de désobéir que le Consul suédois Raoul Nordling (André Dussollier) pénètre par un escalier secret dans la suite du Général. Avec un art consommé de la diplomatie, Nordling argumente pour justifier la désobéissance : l'Allemagne a perdu la guerre, l'étau des Alliés se referme sur elle, détruire Paris, c'est détruire un joyau du patrimoine culturel mondial, et la raser ne changera rien à la défaite allemande. Au contraire : celui qui aura sauvé la capitale sera reconnu par le monde entier. Le Général laisse entendre peu à peu qu'il n'obéit pas par conviction, mais bien parce qu'il est lié par la Loi de la *Sippenhaft* (responsabilité collective, autrement dit : les sanctions pour désobéissance sont étendues à toute la famille) et qu'il est prêt à exécuter cet ordre aberrant pour sauver les siens. Cette loi a été édictée le 3 août après l'échec de l'attentat du 20 juillet 1944 planifié par Von Stauffenberg. Le diplomate navigue infatigablement entre promesses et menaces pour changer le destin de Paris. Inspiré de la pièce homonyme de Cyril Gély (qui a imaginé cette rencontre en août entre les deux acteurs principaux du « sauvetage » de Paris), le film se déroule essentiellement dans la suite du gouverneur où deux hommes opposent leurs convictions. Le chaos règne dehors, car nombreux sont encore les partisans de Hitler qui n'ont pas compris que la guerre est perdue. La Résistance et les Parisiens, forts de l'avance alliée, s'enhardissent. On tire de partout dans les rues, et ceux des Allemands qui l'osent ou le peuvent s'enfuient. Mais dans l'abri où une poignée de soldats allemands attend l'ordre de dynamiter Paris, on s'impatiente et on enrage de ne pas recevoir L'Ordre. Un film qui réussit à créer un suspense haletant. Même si l'on sait que Paris n'a pas brûlé, même si l'on sait que les Allemands ont par ailleurs volé ou détruit des milliers d'œuvres d'art. Après ***Diplomatie***, pourquoi ne pas revoir ***Paris brûle-t-il ?*** de René Clément (France 1966) dans lequel Gert Fröbe interprète le personnage joué ici par Niels Arestrup.

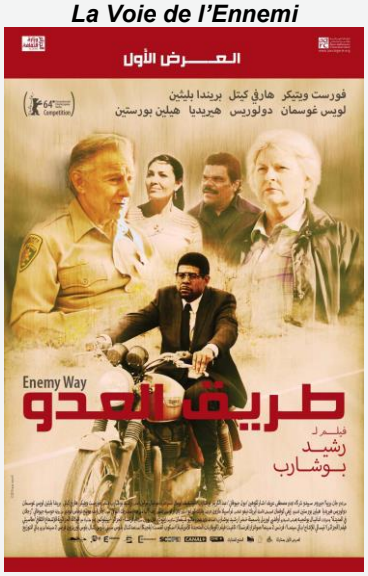
12. The Monuments Men, George Clooney, Etats-Unis, Royaume-Uni, Allemagne 2013, Compétition internationale, Distribué en Suisse par Fox-Warner, (e-media) ****

Inspiré du livre **Monuments Men** (2009) de Robert M. Edsel, l'histoire se joue entre 1943 et 1944. F.D. Roosevelt a créé en 1943 l'organe « Monuments, Fine Arts and Archives » (MFAA) un projet, qui regroupait quelque 400 professionnels de l'Art de 13 pays qui ont œuvré à sauvegarder,

La joyeuse équipe de
The Monuments Men
à la Berlinale

Le réalisateur Rachid Bouchareb et l'acteur Forest Whitaker à la Berlinale, pour
La Voie de l'Ennemi

Affiche arabe de
La Voie de l'Ennemi

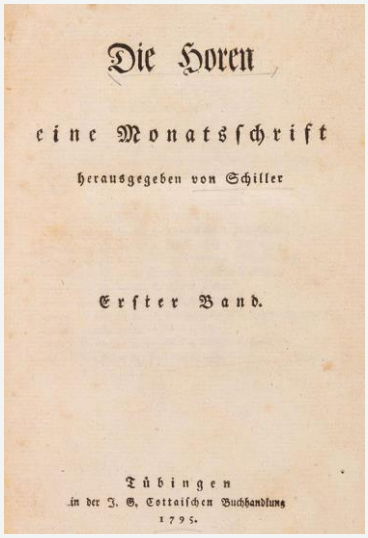


retrouver, restituer des œuvres d'art, monuments et autres trésors culturels. Tâche que plus de 60 d'entre eux poursuivirent encore après la guerre. Dans le film, ils sont 7 professionnels de l'Art, (5 Américains, un Anglais et un Français) et un jeune Juif allemand, leur interprète, qui vont essayer d'empêcher les Nazis d'emporter les trésors culturels des pays conquis, ou de les détruire si le Führer perd la guerre. Tâche gigantesque et difficile : les Nazis ont vidé les collections privées, les musées, les églises, et ils ont entassé leur butin de guerre dans des lieux secrets. Il s'agit pour cette « Armée de l'Art » de prendre de vitesse les Allemands, mais aussi les Russes qui ont subi tant de pertes qu'ils ont créé leur propre programme spécial pour emmener le plus grand nombre possible d'œuvres d'art en guise de dédommagement. Quelque 5 millions d'œuvres d'art (du tableau à la sculpture en passant par les livres anciens, etc.) ont été rendues à leur pays d'origine par les *Monuments Men* dans les années d'après-guerre. Mais il en manque toujours des centaines de milliers dont la valeur est inestimable. La problématique a refait surface récemment, avec la découverte de 1'400 œuvres d'art dans un appartement de Munich (qui comprenait des Chagall, Max Liebermann, Ernst Ludwig Kirchner, Oskar Kokoschka, Edvard Munch, Emil Nolde, Albrecht Dürer, etc.).
Chez Clooney, ils sont sept fort sympathiques quadragénaires (ou plus), tous actifs dans la conservation ou la restauration des œuvres d'art, manquant pratiquement de tout soutien sur le terrain (les armées en place veulent sauver des vies, chasser les Allemands, et les objets d'art ne sont pas leur priorité), animés de suffisamment de flair et de passion pour persévérer envers et contre tout et tous. Ils progressent dans une Europe en plein chaos entre avance alliée et débâcle allemande. Toute improbable que paraisse leur démarche, elle tient ses promesses : ils découvrent peu à peu ce qu'ont « confisqué » les Allemands et où ils ont dissimulé le butin. On suit avec intérêt les avancées des protagonistes charismatiques (Matt Damon hilarant chaque fois qu'il tente de baragouiner en français), leur solidarité, leurs succès et revers (deux d'entre eux sont tués). Lorsque près de 100 tonnes d'or en lingots sont découverts dans une mine de Merkers, et quelques milliers de tableaux, les généraux Patton, Bradley et Eisenhower se font photographier devant la montagne d'or ! Ce qui ne manque pas de provoquer une réaction un peu amère chez les survivants de l' « Armée de l'Art ». La question qui se pose d'un bout à l'autre du film : sauver une œuvre d'art vaut-il la perte d'une vie humaine ? La réponse finale, celle qu'on peut donner en temps de paix, n'est pas celle qui fut donnée lorsque le projet fut lancé. Clooney nous offre une épure bien documentée d'un projet courageux et nécessaire, même si tous ne l'ont pas compris à l'époque. Et son nouveau film est une agréable base de réflexion.

13. La Voie de l'Ennemi – Deux Hommes dans la Ville*, Rachid Bouchareb, France, Belgique Algérie, Etats-Unis 2014,* Compétition internationale, (e-media) ***
Rachid Bouchareb propose une relecture personnelle de ***Deux Hommes dans la Ville*** de 1973 que José Giovanni a réalisé d'après son scénario original. Bouchareb transpose l'action dans une petite ville frontalière du Nouveau Mexique. William (Forest Whitaker), un repris de justice avec un passé chargé et un caractère violent, est libéré après avoir purgé 18 ans pour meurtre. Il essaie maintenant de marcher droit, de contrôler ses accès de colère, d'ignorer les humiliations. La religion lui est d'un grand secours : en prison, il s'est converti à l'islam et croit aux paroles de

Die Geliebten Schwestern
Caroline (Hannah Herzsprung), Friedrich Schiller (Florian Stetter) et Charlotte (Henriette Confurius)

Les mêmes


Die Horen
eine Monatsschrift
herausgegeben von Schiller
Erster Band.
Tübingen
in der J. G. Cottaischen Buchhandlung
1795.

l'imam : *« La rédemption est toujours possible pour ceux qui la veulent vraiment »* (Redemption is always possible for those who desire it). Il accepte un travail dur et mal rémunéré dans un ranch d'élevage industriel de vaches, prend ses quartiers dans un home pour marginaux, ne demande rien à personne. Mais le shérif (dont il a tué l'adjoint 18 ans plus tôt) et des truands locaux font tout pour l'empêcher de recommencer à zéro. Seule son agente de liberté conditionnelle (Brenda Blethyn) le soutient. Même la mère adoptive blanche de Willie ne lui pardonne pas. Il persévère néanmoins dans sa nouvelle vie, tombe amoureux d'une Mexicaine, et rêve d'avoir femme, enfants, maison, jardin, voisins. Visiblement, la société ne pardonne pas : le shérif le harcèle de contrôles et de menaces voilées, le caïd veut absolument le ré-engager. Chez son agente, on entend Barbara qui chante **L'Absinthe**, une magnifique chanson nostalgique aux forts accents de Rimbaud et Verlaine. Les séquences initiales et finales du film, la deuxième expliquant la première, sans doute, montrent William, silhouette se détachant sur le ciel rose de l'aube, sur la crête d'un monticule, tuant quelqu'un à coups de pierre. Sillonnant le désert à moto, avec son complet-veston et ses lunettes noires, William fait penser à Malcolm X. Entre western, réflexion sur les tolérances ethniques et raciales, et plaidoyer pour la réinsertion sociale, le Bouchareb est magnifiquement interprété par Whitaker et Dolores Heredia, sa partenaire féminine. On est heureux de retrouver Harvey Keitel en shérif honnête, mais surtout vindicatif, et Luiz Guzman en absolue crapule. Bouchareb a su filmer les plaines désertiques et les montagnes du Nouveau-Mexique, en faisant presque une entité à part entière.

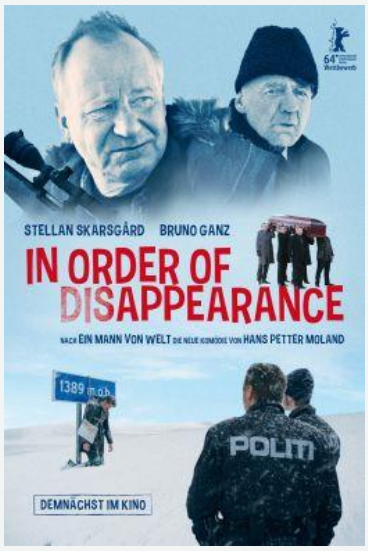
14. Die Geliebten Schwestern, Dominik Graf, Allemagne, Autriche 2014, Compétition internationale, (e-media) ****
Au cœur du film, le triangle amoureux que formèrent Friedrich Schiller et les soeurs Caroline von Beulwitz (von Wolzogen dès 1794, après son divorce) et Charlotte von Legefeld. Ces gens ont bel et bien existé, mais Graf a usé de sa licence poétique pour montrer un ménage à trois qui aurait duré près de 13 ans. Avant de devenir l'idole de Weimar et l'ami de Goethe, Schiller était pauvre. Chassé de sa ville natale de Marbach am Neckar (Würtemberg), à cause de son œuvre controversée **Die Räuber** qui parle des idéaux républicains bien avant la Révolution (Schiller a même reçu en 1792, à son insu, la citoyenneté française de la part des autorités révolutionnaires, pour avoir abondamment écrit contre les tyrans !), le jeune Schiller arrive en 1788 à Rudolstadt, petit village de Thüringe. Il y fait la connaissance de Caroline qui a conclu un mariage d'argent pour entretenir sa famille et qui aspire à l'amour et à la vie. Et de Charlotte, sa timide sœur, qui rêve de trouver un mari. Les deux jeunes femmes sont très proches et s'éprennent toutes deux du jeune écrivain, se jurant de le rendre heureux : Charlotte l'épouse, Caroline devient sa maîtresse. La santé de Schiller est précaire, il n'en entretient pas moins la flamme chez chacune des deux sœurs. Mais c'est surtout Caroline, celle qu'il n'a pas épousée, dont il se languit. D'autant plus qu'elle est femme de lettres, et que cette rivalité professionnelle le touche au plus profond de lui-même. Au final, ce sont trois solitaires qui souffrent d'amour : Schiller boit en solitaire, tandis que Charlotte met leur fils au monde. Caroline écrit comme une possédée. Charlotte la force à revenir dans le lit de Schiller que l'on croit mourant. Il ressuscite entre ses deux égéries, tandis que Caroline écrit **Agnes von Lilien**, publié anonymement en 1796-97 dans le magazine **Die Horen** édité par Schiller : l'histoire d'un grand amour à trois, un immense suc-

La Belle (Léa Seydoux)
et la Bête (Vincent Cassel))

cès ! On évoque dans ce film en costume l'influence de Schiller sur le mouvement de l'*Aufklärung*, ses idées avant-gardistes, son statut de star littéraire. Mais aussi la condition féminine, en particulier celle des femmes à velléités d'indépendance ou vocation littéraire dans les sphères ultra-conservatrices de la haute société. On parle des progrès de l'imprimerie et de l'impression de masse, du succès du mensuel **Die Horen,** édité de 1795 à 1797 par Schiller, qui influença grandement la vie intellectuelle allemande grâce à ses éminents collaborateurs (les Von Humboldt, Fichte, Goethe, Schlegel, Herder, etc.). Il est aussi question du Romantisme qui succède à l'*Aufklärung* (Lumières) et des ravages de LA Révolution. ***Die Geliebten Schwestern*** est avant tout une exploration d'une histoire amoureuse et d'une époque, avant d'être un *biopic* de l'illustre Schiller.

15. La Belle et la Bête, Christophe Gans, France, Allemagne 2014, Compétition internationale, (e-media) ***
En 1810, à la suite du naufrage de ses navires, un marchand ruiné doit s'exiler à la campagne avec ses six enfants. Belle, la plus jeune des filles, est un rayon de soleil. Ses sœurs sont mesquines et égoïstes, et un de ses trois frères un vrai filou. Au retour d'un voyage, le père s'égare dans le domaine d'une richissime Bête qui le condamne à mort pour lui avoir volé une rose destinée à Belle. Se sentant responsable du malheur qui s'abat sur sa famille, Belle décide d'offrir sa vie à la place de celle de son père. Elle se constitue prisonnière. Ce qui suit, c'est l'histoire de deux êtres qui s'apprivoisent, apprennent à se connaître, et de la naissance de l'amour qui remplace la peur. Des rêves, des miroirs, des reflets dans les eaux révèlent par bribes à Belle le passé tragique de son geôlier. Beau film familial et œuvre fantastique, agrémentée d'une orgie d'effets spéciaux. On y trouve même des chiens transformés en mignonnes bébêtes aux grands yeux bleus, uniquement là pour nous attendrir, que ne désavouerait pas Disney. En 1740, Gabrielle-Suzanne de Villeneuve écrit une première version de ce conte. Une deuxième mouture, plus courte, apparaît 17 ans plus tard, écrite par Jeanne-Marie Leprince de Beaumont. Christophe Gans s'est inspiré directement de Mme Leprince de Beaumont, accentuant les aspects animistes et mythologiques du conte, dans une version où les dieux de la Nature, dont certains prennent forme humaine pour séduire les humains, les nymphes et la Nature elle-même jouent un rôle essentiel. Il connaît la version de Jean Cocteau avec lequel il sait qu'on va le comparer et explique qu'il a voulu explorer des aspects du conte que Cocteau n'évoque qu'en passant : la personnalité du vieux marchand, celle des deux sœurs de Belle, l'origine de la malédiction. Il a fait de la Bête (Vincent Cassel sous un impressionnant masque léonin) un être certes redoutable, amer et dur, mais dégageant par ailleurs sensualité et sensibilité, ce qui explique l'attachement croissant de Belle. Christophe Gans dépeint un univers qui rappelle à la fois celui de Guillermo del Toro (***El Laberinto del Fauno,*** 2006), et des Studios Disney (***Beauty and the Beast,*** 1991). L'esthétique de chaque plan est travaillée, les effets spéciaux mis à contribution pour faire de la nature une entité vivante, la mise en scène est soignée : le produit fini est magique.

16. Kraftidioten – Dans l'Ordre de Disparition, Hans Petter Moland, Norvège 2014, Compétition internationale. ****
Tourné dans les montagnes enneigées de Beitostolen en Norvège, cette comédie d'action bien enlevée à l'humour parodique très noir, offre un rôle à la Schwarzie ou Dirty Harry à Stellan Skarsgard. Il incarne Nils Dickman, un



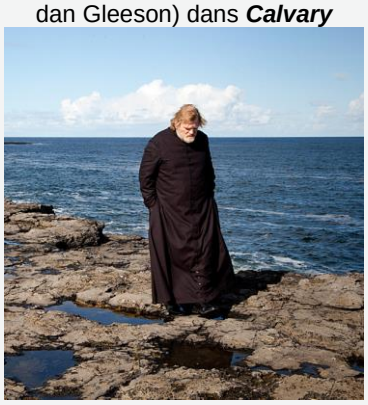
Le jeune Abraham Lincoln (Braydon Denney) dans ***The Better Angels***

Danois établi en Norvège, père tranquille, citoyen modèle et conducteur de chasse-neige. Lorsque son fils meurt d'une overdose, selon le rapport médical, Nils disjoncte. Son fils n'était pas un drogué ! Entre se suicider et venger son fils, il n'hésite pas longtemps. S'ensuit une pléthore de morts, tous honorés par un intertitre noir, orné d'une croix (propre à la confession du défunt) et le nom du disparu. Une idée que ni les Coen, ni Tarantino n'avaient encore eue ! Grotesquement violent, et très persévérant, ce père justicier sème une telle zizanie entre les malfrats locaux (suédois, norvégiens et serbes) les dressant les uns contre les autres, qu'il les amène à s'entretuer jusqu'au dernier. L'action se déroule dans les superbes paysages enneigés de l'hiver norvégien. On sait que justice sera faite, on apprécie chaque minute de la croisade vengeresse. L'une de ses cibles, le Comte, est un gangster norvégien de la seconde génération qui a hérité de son père le trafic de drogue et la couverture « pâtissière ». C'est un grand gamin végétarien, colérique et cruel, entouré d'incapables qui, comme lui, choisissent les solutions fausses. Nils liquide aussi la mafia serbe dont le patriarche, Papa, interprété par un Bruno Ganz qui fait un numéro à la Brando, est absolument délicieux. Et aux côtés de ces gros bonnets, des personnages secondaires savoureux : gardes du corps homosexuels, policier qui a peur du sang, truands serbes batifolant dans la neige ou épiloguant à n'en plus finir sur le confort des prisons nordiques et l'inutilité de la prévoyance sociale dans les pays chauds... Un vrai plaisir !

17. The Better Angels, A.J. Edwards, USA 2013, Section Panorama, (e-media) ***

En 1817, l'Amérique est encore un pays sauvage à conquérir, et à cultiver. Venus du Kentucky, sans le moindre sou, Tom Lincoln et sa famille (son épouse et leurs deux enfants) s'installent dans une forêt de l'Indiana, et y construisent de leurs mains une maison en bois. La vie est dure pour ces simples paysans qui doivent lutter contre une nature vierge et contre les maladies que nul ne sait encore guérir. Ils tirent des produits de la terre leur nourriture et leurs très maigres revenus. L'enfant Lincoln grandit entre une mère aimante, qui l'encourage à aller à l'école et à apprendre, et un père analphabète travailleur, pieux mais distant et autoritaire, qui ne voit pas l'utilité d'apprendre à lire et écrire. La vie réserve à cet enfant de dures épreuves, qui vont le former et le mûrir. Sa mère meurt lorsqu'il a à peine dix ans. Le père partira alors tout un hiver, confiant maison et cultures aux enfants, pour aller chercher femme. Lorsqu'il revient avec une épouse, les enfants Lincoln ont tout d'abord peine à accepter cette étrangère. Mais la jeune femme réussit à gagner leur confiance, et comme celle qu'elle a remplacée, elle devine l'énorme potentiel du jeune Lincoln et l'aide à étudier. C'est grâce à ces deux femmes que Lincoln a pu devenir ce qu'il est devenu. Elles ont cru en lui. Elles furent ses « Angel Mothers». Le film n'est nullement un documentaire, mais plutôt un voyage dans l'univers de la jeunesse de Lincoln, une représentation presque symbolique. La pauvreté, les conditions de vie rudimentaires sont exprimées fort peu par le dialogue, mais avant tout par une très belle image en noir et blanc, par des mouvements de caméra et des bruitages : une sorte de symphonie visuelle. A.J. Edwards a été un des assistants réalisateurs et monteurs de Malick et cela se sent à chaque plan. La photo est peaufinée, chaque plan est composé avec soin, les mouvements de caméra sont fluides et Edwards multiplie les contre-plongées sur des colonnes néo-classiques et des arbres, en toutes saisons. L'enfance de Lincoln se déroule sous un ciel toujours obstrué par la canopée.

Kelly Reilly, qui joue la fille du prêtre, et le Père James (Brendan Gleeson) dans ***Calvary***



Père James (Brendan Gleeson)

Les Mc Farland (Viggo Mortensen et Kirsten Dunst) dans ***The Two Faces of January***

Jusqu'au moment où il prend son envol.

18. Calvary, John Michael McDonagh, Royaume-Uni, Irlande 2013, Section Panorama, Mention spéciale du Jury Œcuménique, (e-media) ****

Le père James (Brendan Gleeson) est curé d'une petite paroisse irlandaise. Lorsqu'il s'entend condamné en confessionnal par un inconnu qui le sait innocent, il s'étonne. Son mystérieux interlocuteur lui annonce qu'il paiera pour les autres prêtres violeurs et hypocrites et que l'exécution d'un prêtre innocent donnera un éclat particulier à cet acte punitif ! Il a sept jours pour mettre sa vie en ordre, faisant, en quelque sorte, son chemin de croix, entre colère et résignation. On découvre des bribes de son passé qui n'est pas celui d'un saint (pour qui voudrait faire ici un amalgame avec les derniers jours du Christ). Alcoolique réformé, veuf, il fut un mauvais père qui peut enfin, dans cette ultime semaine, se rapprocher de sa fille, laquelle vient de rater son suicide. Il va rendre visite à un haut dignitaire de l'Église, à un médecin, à un vieil écrivain américain, à un nouveau riche cynique, à un détenu anthropophage, à un boucher cocu, à sa femme infidèle, au sadique amant ivoirien de celle-ci. Il les observe, essaie de leur apporter du réconfort, même si la plupart des membres de cette paroisse semblent le mépriser, voire le haïr : on lui tue son chien, on lui brûle son église. Dans un climat tendu, marqué par la colère et l'angoisse, on assiste au « Dead Man Walking » du Père James dans les terres verdoyantes et les plages sablonneuses désertes d'Irlande.

19. The Two Faces of January, Hossein Amini, Royaume-Uni, Etats-Unis, France 2013, Section Berlinale Special, ***

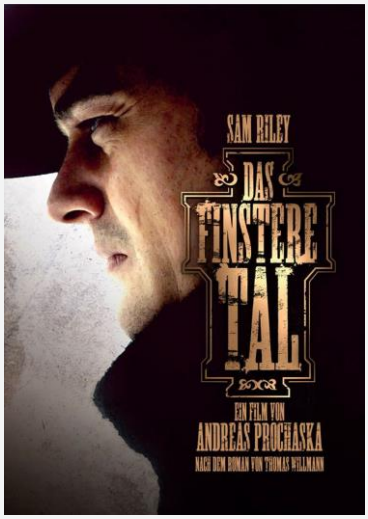
1962. Un couple d'Américains, les Mc Farland, en vacances amoureuses à Athènes. À l'Acropole, ils font la rencontre de Rydal, un jeune compatriote qui se sert de sa maîtrise du grec pour arnaquer les touristes, féminines surtout. Séduit par la beauté de Colette et impressionné par la personnalité et l'argent de Chester Mc Farland, Rydal accepte sans hésiter leur invitation à dîner. Mais Chester est moins lisse qu'il n'y paraît, c'est un dur qui est rattrapé par son passé de *trader* véreux. Des événements troubles s'enchaînent et le jeune homme se retrouve pris avec les Mc Farland dans un engrenage malsain et meurtrier. Plus l'étau policier se resserre autour d'eux, plus Chester réussit à impliquer Rydal. Qui est attiré par sa jeune épouse, ce qui le rend fou de jalousie. La tension entre les deux hommes devient insoutenable. Leur équipée, avec deux cadavres, les entraînera de Crête en Turquie, jusqu'à l'heure de la rédemption et du dénouement dans les allées du Grand Bazar d'Istanbul. Cette histoire de triangle amoureux filmée dans les paysages magnifiques de l'archipel de la Mer Egée ne manque ni de suspense, ni de mystère. Adapté du roman de Patricia Highsmith, *The Two Faces Of January* bénéficie d'une très belle photo, la lumière de l'archipel grec est splendide. Viggo Mortensen en quinquagénaire très épris de sa blonde épouse (Kirsten Dunst) et Oscar Isaac en charmant filou qui tombe sur nettement plus filou que lui, se démènent avec bravoure entre les cadavres accidentels, les relations troubles, les faux-semblants, et les coups du sort qui s'abattent sur eux.

20. Los Angeles, Damian John Harper, Mexique, Allemagne 2014, Section Forum, (e-media) **

Le réalisateur nord-américain Damian John Harper va plus loin que Cary Fukunaga (***Sin Nombre***, Etats-Unis, Mexique 2004), Diego Quemada-Diez (***La Jaula de Oro***, Mexique, Espagne 2013) ou encore Joshua Marston (***Maria, Full of Grace***, Colombie, Etats-Unis

Mateo (Mateo Bautista Matias) dans ***Los Angeles***

Sam Riley (Greider) dans ***Das Finstere Tal***



2004) dans le traitement de la migration vers le Nord en faisant jouer leur propre rôle dans son film aux habitants du hameau mexicain Santa Ana del Vale dans la région d'Oaxaca. Le film démarre bien : les titres défilent sur fond noir, des coups sont violemment assénés, une voix les compte, la victime encaisse sans gémir, des chiens aboient, des gens courent. La première image : un jeune homme en sang que deux autres relèvent. Mateo a 17 ans, il vient de réussir un rite d'initiation dans un gang local ! S'embrigader, se faire de l'argent, suffisamment pour passer illégalement aux Etats-Unis, c'est son but. S'il est prêt à rallier les gangs de Los Angeles, c'est pour soutenir sa famille matériellement. Mais rien n'est simple : le passage à tabac est une petite épreuve parmi bien d'autres. Lorsque le gang lui assigne sa prochaine épreuve (tuer), Mateo refuse. Il perd non seulement le bénéfice de son épreuve initiatique. Il est désormais marqué et traqué. On ne sait pas ce qu'il est advenu au père de Mateo, qui ne donne plus de nouvelles depuis qu'il est à Los Angeles (il a peut-être une nouvelle famille). Un jeune du village est en prison à L.A., et risque d'y être assassiné, parce qu'il a « trahi » la *Mara*. Pour tous ces villageois, l'avenir semble être de l'autre côté de la frontière, mais les faits le nient. Et au village, l'horizon est bouché. Si ***Los Angeles*** n'a pas fait vibrer les spectateurs, c'est sans doute parce que Damian John Harper est avant tout un anthropologue et que ses interprètes sont des amateurs. Cela ne marche pas vraiment. Le film est pesant, sans relief, morne réalité dans un tunnel sans fin.

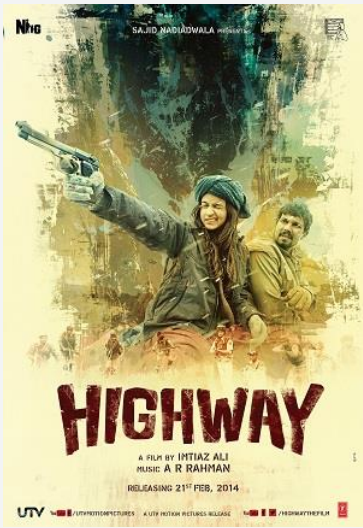
21. Das Finstere Tal, Andreas Prochaska, Autriche, Allemagne 2013, Section Berlinale Special, (e-media) ****

Andreas Prochaska a adapté le bestseller homonyme de Thomas Willmann. Vers la fin du XIXe siècle, un cavalier tout de noir vêtu, coiffé d'un chapeau (Sam Riley) arrive dans une vallée isolée des Alpes tyroliennes. Greider est peu bavard, il vient des Etats-Unis, et souhaite passer l'hiver dans ce village, pour y faire de la photographie. Il offre une somme alléchante pour vaincre la méfiance des montagnards et « on » le loge chez la veuve Gader, qui vit avec sa fille Luzi, laquelle est sur le point de se marier. « On », c'est le clan Brenner, le patriarche et ses 6 fils. Ils règnent en maîtres absolus sur le village. On découvre peu à peu de sombres secrets. Alors que la neige recouvre la région, un des fils Brenner meurt…accidentellement ? Lorsqu'un deuxième fils succombe, tous les soupçons tombent sur Greider, et le clan Brenner veut l'éliminer. Il prend la fuite, non sans faire une halte chez le prêtre. Leur entretien nous révèle les horreurs passées et présentes dans cette communauté asservie par les Brenner. Greider est venu venger les victimes du clan, et les exécutions s'enchaînent. C'est par la voix de Luzi que nous découvrons l'histoire. Un peu *Heimatfilm*, un peu western, ***Das Finstere Tal*** peut se comparer à un ***Pale Rider*** (Clint Eastwood, 1985) mâtiné de ***Das Weisse Band*** (Michael Haneke, 2009). Andreas Prochaska a réuni un éventail de faciès très « rudes montagnards », le dialogue (en autrichien) est dépouillé, et l'allemand de Sam Riley est tout à fait convaincant. Le huis clos au cœur des montagnes encerclant le village enneigé est des plus oppressants. Des affreux enfouis sous un linceul de neige qui leur sert de tombeau, un justicier qui repart à cheval : que demander de plus ?

22. A Long Way Down Pascal Chaumeil, Grande Bretagne, Allemagne 2013, Section Berlinale Special, (e-media) ***

A Long Way Down, adaptation d'un roman homonyme de Nick Hornby, est une réflexion intelligente, sensible et juste sur le suicide, portée par quatre excel-

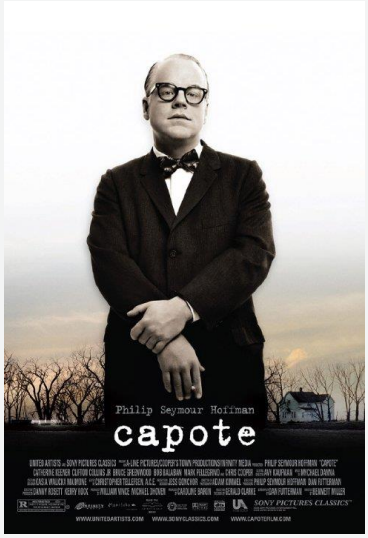
Bradley Cooper et Christian Bale dans ***American Hustle***



lents acteurs. Ce quatuor se retrouve un jour par hasard au haut de la Toppers Tower à Londres, lieu de prédilection des candidats au suicide. Chacun est venu pour faire le grand saut, chacun a ses raisons, mais en découvrant qu'ils ne sont pas les seuls à vouloir se tuer, il leur devient impossible de passer à l'acte. Ils vont former une sorte de groupe d'entraide, se raconter leurs vies, s'intéresser aux autres, et reconsidérer leur propre existence. Ils se promettent de ne rien tenter avant la St-Valentin. Mais les médias les harcèlent tellement, en déformant leur histoire pour avoir des *scoops*, qu'ils pourraient les détruire. C'est en eux et entre eux qu'ils trouveront la force de vivre. Cette comédie noire qui parle de solitude, d'impuissance, de désespoir, mais aussi d'entraide et de communication, et surtout de deuxième chance, s'achève sur des notes d'espoir.

23. American Hustle – American Bluff, David O. Russel, Etats-Unis 2013, Section Berlinale Special, Distribué en Suisse par Ascot-Elite ***
Entre fiction et réalité, ***American Hustle*** nous plonge dans l'univers fascinant de l'un des plus extraordinaires scandales qui aient secoué l'Amérique dans les années 70. Un escroc aguerri et ventripotent, Irving Rosenfeld (Christian Bale) et sa complice, Sydney Prosser (Amy Adams) se retrouvent contraints par un agent du FBI ambitieux, Richie DiMaso (Bradley Cooper) d'infiltrer la mafia et les hautes sphères politiques pour piéger quelques grosses pointures. L'agent du FBI croit mener le jeu, mais il est en fait manipulé par le couple, et par ailleurs, le politicien qu'ils font tomber n'est pas un escroc, mais bien un honnête idéaliste ! Il y a un beau travail de reconstitution des tenues (les incontournables pattes d'eph !) et coiffures des seventies, des gags appréciés sur les problèmes capillaires des deux protagonistes mâles (l'un se frise à coups de bigoudis, l'autre se colle des toupets sur le crâne). Et pour corser l'histoire, ils sont tous deux amoureux de la même femme. Dans une même scène, fréquemment, le registre passe habilement de celui du drame à un humour noir proche des films de gangsters à la Scorsese. Ce serait dommage de s'en priver.

24. Highway, Imtiaz Ali, Inde 2014, Section Panorama, *
Un film Bollywood qui traite d'un sujet délicat, malsain, et qui est totalement dépourvu de scènes chantées-dansées : c'était une première pour moi, Une riche héritière (jolie comme un cœur, il s'entend !) étouffe dans la trop belle maison familiale, dans sa vie planifiée par ses parents, elle veut se griser d'un peu de liberté ! Mais elle se trouve au mauvais moment au mauvais endroit et est kidnappée par des malfrats en fuite qui viennent de tenter de braquer une station essence le long de l'autoroute. Les kidnappeurs songent à demander une rançon, mais réalisent rapidement qu'ils n'ont aucune chance : le père de leur victime est un richissime industriel, il a des relations dans les hautes sphères du pouvoir. Commence une longue fuite, du Rajasthan au Punjab et jusque dans les hauteurs du Cachemire. La jeune fille apprend à connaître ses ravisseurs, l'un d'eux surtout, le discours social enfle : la haine des nantis, la vie misérable de la pauvre petite fille riche et de son « sugar uncle » pédophile. Chacun baisse peu à peu sa garde et on se retrouve en plein syndrome de Stockholm ! L'héroïne tombe amoureuse et découvre les beautés de la nature et des plaisirs simples (il faut voir la demoiselle balayer avec ravissement une masure délabrée !). Au fur et à mesure de l'évolution des rapports, les paysages changent, la lumière aussi, les levers et couchers de soleil se font sur des paysages de plus en plus beaux, c'est l'illumination intérieure partagée. La vie de la pauvre petite



L'écrivain Truman Capote

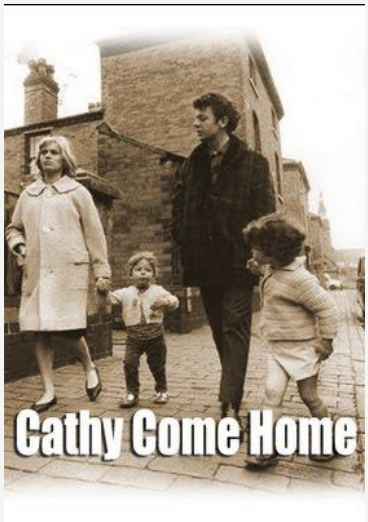
fille riche ne sera plus jamais la même. Ce road-movie m'a paru très schématique, souvent à la limite du ridicule, mais la thématique ne manque pas d'intérêt.

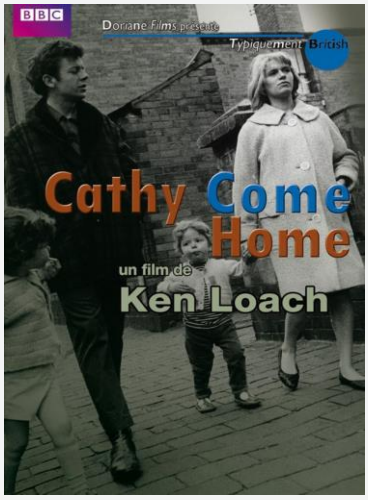
25. Arrête ou je continue, Sophie Fillières, France 2013, Section Panorama, **

Pomme et Pierre sont ensemble depuis longtemps. Trop longtemps ? Leur vie de couple est routinière, une mécanique qui tourne, sans surprise. ***Arrête ou je continue*****,** ce sont les derniers jours d'un amour éteint par le train-train quotidien, c'est une relation lézardée qui s'écroule. Les chemins de Pomme et Pierre se sépareront définitivement au cours de l'une de ces longues marches en forêt qu'ils pratiquent. Une fois de plus, ils se chipotent, et les remarques assassines fusent. Pomme refuse de rentrer avec Pierre, elle veut s'affirmer en testant sa résistance à la nature et celle de ses proches à son absence. Mais personne ne vient la rechercher ! Une bonne partie du film est consacrée à la piètre robinsonnade de Pomme peu préparée à passer des jours et des nuits en forêt. Le film nous inflige une longue déambulation qui provoque l'ennui, le sien et le nôtre. Plus de réparties cinglantes, faute d'interlocuteur, plus de réseau pour le mobile, donc plus de communication. Cela aurait dû s'arrêter là. Mais ça rebondit et ne s'améliore pas. Juste pour la première demi-heure, allez peut-être voir ***Arrête ou je continue***.

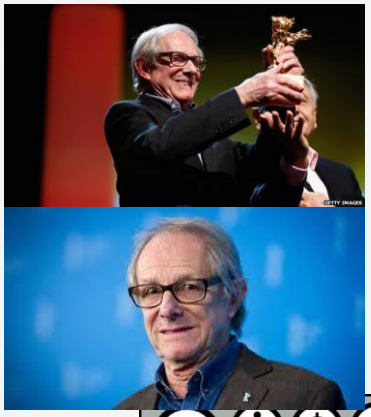
26. Capote, Bennett Miller, Etats-Unis 2005, Section Hommage à Philip Seymour Hoffman, ****

À la fin des années 1950, Capote découvre dans le journal un fait divers abominable, l'histoire de deux crapules qui assassinèrent toute une famille dans un petit village du Kansas, pour quelques dollars. Réalisé par Bennett Miller (dont c'était le second long métrage), cette adaptation d'une biographie de l'écrivain se penche sur les six années (1959 à 1965) que Capote consacra à l'écriture d'***In Cold Blood*** (1966). Capote se rend au Kansas, obtient le droit de rendre visite aux coupables dans le couloir de la mort et gagne la confiance de l'un d'eux. Très vite, on prend conscience de l'art du romancier à manipuler les gens, à interpréter le non-dit, les silences, et son obsession pour l'un des assassins et pour ce qu'il pense (à raison) être l'œuvre de sa vie. L'interprétation de Hoffman est riche en nuances : jamais l'acteur ne cherche à rendre sympathique un écrivain qui, bien avant Warhol, sut mieux que quiconque mettre à profit sa notoriété et sa dégaine réellement outrancière pour l'époque. Il ne cache rien de l'homosexualité de Capote, de sa soif de célébrité, de son excentricité affectée et, surtout, de ses rapports ambigus avec Perry Smith, celui des deux assassins qu'il fréquenta assidûment. Il ne feint pas cette amitié pour le condamné, mais se sent pris au piège de la confiance que ce dernier lui voue. Il l'exploite, et en même temps, il le pleure. Il tient son public et Smith en haleine avec des mensonges, (entre autres à propos du titre de son livre, qu'il avait choisi bien avant de commencer à l'écrire, malgré ses dénégations). La lumière du film est généralement tamisée, les couleurs paraissent très souvent grisées, créant un climat en parfaite adéquation avec ce long prélude à la mort que la caméra souligne par des mouvements calmes et fluides. Philip Seymour Hoffman est habité par son personnage (voix de fausset, maniérismes, gestuelle). ***In Cold Blood - De sang-froid*** fut un immense succès international (Truman Capote fut très déçu de ne pas obtenir le Pulitzer !). Un texte à la fin du film nous apprend que Capote ne publia plus un seul roman après celui-ci ; détruit par l'alcool et la drogue, il mourut en 1984. Au travers de ce qui fut son chef-d'œuvre, Capote révèle l'essence même d'un processus





Ours d'honneur
au réalisateur Ken Loach,
Berlin 2014



BY NC ND

novateur de création artistique : il a été le premier à utiliser les techniques de la fiction, de la procédure journalistique, pour fictionnaliser une histoire vraie, inventant ce qu'on pourrait nommer le docu-thriller.

27. ***Cathy come Home***, Ken Loach, Royaume-Uni 1966, Section Hommage à Ken Loach, (e-media) ***
Ce film réalisé par l'immense Ken Loach pour la BBC dénonce les initiatives malheureuses des services sociaux britanniques face aux familles sans-abri à court terme. Un jeune couple s'aime, se marie, enfante. Ils ont deux bambins quand le mari perd son travail et qu'ils sont expulsés de leur petit appartement. Ils trouvent un refuge de courte durée chez la mère du marié. La jeune femme tombe enceinte. Ils se relogent dans une maison à moitié détruite dont on les chasse aussi. Ils trouvent à se loger dans une caravane, mais le parc à caravanes dérange les citoyens anglais qui y mettent le feu. La jeune femme est relogée - provisoirement – dans une chambre avec ses trois enfants, dans un refuge pour *homeless* où les maris sont interdits. Au bout de quelques mois, ils sont expulsés, punis pour ne pas avoir trouvé du travail, et relogés – à court terme – dans un home où une vingtaine de mères et leur progéniture partagent une même salle. En plus des disputes inévitables entre ces pensionnaires, les rapports avec les maris se détériorent. Dans la dernière séquence, la jeune mère et ses enfants se sont réfugiés dans la salle d'attente d'une gare (partir, mais où ?), et les services sociaux viennent lui arracher ses enfants. Un texte final explique que plus de 4000 enfants sont ainsi chaque année séparés de leurs parents SDF. Le message est fort, le succès du film permit d'établir l'image d'un réalisateur politiquement et socialement engagé, et eut une influence positive, semble-t-il, sur la politique sociale au Royaume-Uni.

Pour en savoir plus

Le site officiel de la Berlinale :
http://www.berlinale.de/en/HomePage.html

L'article de Wikipedia sur Ken Loach :
http://fr.wikipedia.org/wiki/Ken_Loach

THOMAS, Erika : 2 ouvrages de sur Ken Loach :
Le cinéma de Ken Loach – Misère de l'identité professionnelle, Ed. L'Harmattan 2005

Ken Loach : un regard cinématographique sur l'aliénation familiale, Ed. L'Harmattan 2006

Suzanne Déglon Scholer enseignante, PromFilm EcoleS, février 2014